

## FEUILLETON DU "JOURNAL DU DIMANCHE."

N<sup>o</sup>. 13.

## LES DRAMES DE LA VIE.

GRAND ROMAN NOUVEAU.

XX

Pourquoi un médecin ? dit-elle brusquement ensuite à Vogotzine. Je ne suis pas malade.

La voix était claire, basse et triste avec de soudains éclats où elle se forçait un peu, s'étranglait comme celle des phthisiques.

—Tu n'es pas malade, non, ma chère enfant, mais je ne suis pas... je ne comprends pas... Tu m'inquiètes un peu... fort peu... Mais enfin si moi, n'est-ce pas, moi, ton vieil oncle je t'inquiétais seulement un peu... avoue que je t'inquiéterais beaucoup ?

Il essayait de sourire dans sa moustache, plaisantait, essayait de pousser doucement Marsa vers le médecin qui ne quittait point la jeune femme du regard et, tout à coup, Marsa, levant sur Fargeas ses yeux fixes, dit sèchement :

—Eh ! bien, voyons, quoi ? Qu'est-ce que vous me demandez ? Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? De la part de qui venez-vous ?

Vogotzine avait fait à la femme de chambre signe de s'éloigner.

—Je vous l'ai dit, je viens de la part du général !

—Et Fargeas désignait Vogotzine.

Marsa dit seulement : *Ah !* et il sembla au docteur qu'il y avait comme une déception dans l'accent dont elle le laissa tomber, ce *ah !* — désespérément.

Alors elle s'abandonna et brusquement retomba dans un de ces anéantissements qui succédaient au délire des premiers jours et qui effrayaient tant Vogotzine.

—La voilà, la voilà partie ! dit le gros homme.

Fargeas, sans écouter le général, s'approcha de Marsa qu'il fit asseoir sur une chaise, près de la fenêtre.

Il regarda la jeune femme, la toucha au front et Marsa ne fit aucun mouvement.

La tête ébaude brûlait la paume de la main de Fargeas.

—Souffrez-vous ? demanda doucement le docteur.

La jeune fille, qui avait eu la force de questionner, tout à l'heure, et semblait, un moment auparavant s'intéresser encore à la vie, répondit, d'une voix tendre, bizarre, d'un ton chantant et triste :

—Je ne sais pas !

—Quel âge avez-vous ? demanda Fargeas pour se rendre compte de l'état mental.

—Je ne sais pas !... dit-elle encore.

Les yeux du médecin cherchaient ceux de Poncèle. Vogotzine, horriblement rouge, se tenait à de la chaise, roide et faisant une grimace émue à chacune de ces réponses lugubres, d'un ton mélodique : *Je ne sais pas !*

Comment vous appelez-vous ? demanda lentement le docteur.

Elle roula autour d'elle ses prunelles, sembla chercher dans sa pauvre tête vide une pensée qui n'y était plus et, après un effort visible, se redressant sur la chaise, puis son corps retombant contre le dossier, effarée à la fois et résignée, elle répondit comme toujours :

—Je ne sais pas !

L'oncle qui devenait pourpre, eut un frisson et regarda le docteur avec angoisse.

Elle ne savait même plus son nom !

—Ce sera, j'espère, passager, dit le docteur...

Mais, dans l'état actuel, elle me paraît une grande convulsive.

—Je ne l'ai jamais vu ainsi, jamais, depuis... depuis le premier jour enfin, répétait le général avec effroi... Elle a voulu se tuer, ce matin, en se laissant tomber de toute sa hauteur contre le dossier de son lit... puis elle a consenti à se lever... vous l'avez vue... Tout à l'heure quand elle vous a demandé de la part de qui vous veniez, je me suis dit : ' Ah ! enfin, elle s'intéresse à quelque chose...' Et maintenant, voilà... la stupeur reprend... Ah ! c'est gai ! c'est diablement gai !

Fargeas prit entre ses doigts la peau fine de la jeune femme et la pinça, au cou, sous la petite oreille encore rose.

Marsa Laszlo ne tressaillit pas.

—Il y a amnésie du cou !... dit le docteur... Je pourrais la piquer du bout d'une épingle... L'insensibilité est absolue.

Et, tout à coup, appuyant encore sa main sur le front de Marsa, essayant d'évoquer chez la malade un souvenir des goûts de la veille :

—Voyons, madame... on vous attend... Votre oncle... votre oncle demande que vous lui jouiez un morceau de piano !... Votre oncle... Le piano !

—*Il n'y a qu'une belle fille au monde !* murmura Vogotzine en essayant de donner, de sa grosse voix kummelisée, l'accent de la mélodie hongroise à cet air que la Tzigane aimait tant.

Machinalement Marsa répéta, comme si elle eut épélé : " le piano... piano ! " puis, de son éternel accent chantant et navré, elle laissa tomber encore son lugubre : — *Je ne sais pas !*

Cette fois, le vieux Vogotzine se sentait étouffer, comme abêti lui-même, sous chacune de ces réponses où nul vestige de souvenir, nulle trace de sensation présente n'apparaissait ; et le docteur Fargeas regardait, plein de pitié, cette créature exquise, ces beaux yeux noirs hagards, entre les cheveux fouettés par une secousse, collés depuis la nuit par la sueur de la crise, et la pâleur de cire de cette statue désespérée assise là comme une figure de marbre muette sur certains tombeaux.

—Faites-lui prendre du bouillon, dit Fargeas. Elle refusera dans l'état où elle est, mais essayez !

Il ajouta, regardant Poncèle dont les oreilles paraissaient en feu :

—On peut la guérir, mais il faudrait l'arracher à son milieu peut-être... lui refaire une vie nouvelle ! Il lui faut la solitude... non pas celle-ci, mais...

—Mais ! demanda Vogotzine.

—Mais peut-être celle de la maison de santé. L'œuvre femme ! dit le docteur en se tournant encore vers Marsa, qui n'avait pas bougé. Elle est vraiment belle...

Et le médecin, habitué aux tristesses des névroses, et Poncèle, stupéfait de ce mal soudain, semblaient contempler ensemble la convulsive qui restait là, pétrifiée, ses épaules un peu amaigries se dessinant sous la batiste où roulaient ses beaux cheveux noirs.

Le docteur Fargeas sortit, assez ému, du château. Le général l'avait accompagné jusqu'à la grille. Il était convenu que cette crise passée— et le médecin reviendrait le lendemain avec Villandry— on aviserait à transporter la malade à la maison du docteur Sims, à Vaugirard. Dans un milieu nouveau, la stupeur de la malade pouvait disparaître, l'esprit se réveiller, se rattacher à la vie. Un régime de tous les instants, une surveillance constante étaient nécessaires. Il fallait seulement pour la décider à monter en voiture trouver un prétexte. Le docteur Fargeas chercherait. Le coupé partant de Maisons-Laffitte s'arrêterait à la porte de l'établissement. On ferait croire à Marsa qu'elle visitait par exemple quelque maison de charité. Et là, elle serait surveillée, et soignée avec un dévouement familial, le général pouvait en croire la parole du docteur.

Vogotzine sentait ses tempes battre en entendant ces consolations, affreuse comme une sentence.

La maison de Vaugirard !... Dans une maison de santé, sa nièce !... La fille d'un prince Tchéréteff !... la femme du prince Zilah !

Mais il n'avait pas, lui, non, il n'avait pas le droit de disposer de la liberté de Marsa sans le consentement du prince ; Andras avait beau ne pas vouloir qu'on se mêlât de sa vie, il fallait bien qu'on intervint pour savoir ce qu'il fallait faire de Marsa, une princesse Zilah, en somme, une princesse Zilah !

Et Vogotzine sentait qu'il en venait presque lui-même à ne plus rien comprendre, ne sachant pas pourquoi cette rupture, cette colère de Zilah contre la Tzigane, cette stupeur écrasée de la jeune fille ; et, lorsqu'il prenait son " sherry cordial " ou son eau-de-vie, le général frissonnait et se demandait s'il devenait réellement fou ou abruti en s'entendant lui-même, tout seul, répéter comme sa nièce, et jusque sur le ton de mélodie tragique de Marsa :

—Je ne sais pas !... Je ne sais pas !

Il crut pourtant de son devoir d'aller apprendre au prince l'arrêt qu'avait rendu l'illustre médecin de la Salpêtrière.

Puis il demanda à Zilah :

—Quelle est votre décision ?

—Général, répondit Andras, tout ce que vous ferez sera bien fait. Mais, une fois pour toutes, rappelez-vous que je veux désormais vivre seul..., tout seul... et ne me parlez à l'avenir ni du passé, qui est cruel, ni de ce présent, qui est sinistre... Il me prend une fantaisie...

—Laquelle ?

—Je veux désormais vivre en égoïste !

—Cela vous changera, fit le général stupéfait.

—Et me consolera, ajouta Andras.

XXI

Le soir même du jour où le paquet de lettres venait de tuer tout un bonheur, toute une foi, entre les mains d'Andras, le prince hongrois se présentait, rue d'Aumale, pour souffleter Michel Menko.

Ce Menko ! Cet enfant qu'il aimait comme un frère aimé aime son frère ! Cet homme pour lequel il rêvait des destinées de gloire, Michel, Michel Menko l'avait trahi comme le dernier des misérables, et frappé avec une perardie de lâche. Oui, c'était à l'heure de l'irréparable, à la sortie de l'église, quand il était trop tard ou plutôt quand il était temps de frapper à coup sûr et de faire la blessure la plus atroce, c'était alors que Menko venait dire :

—Mon cher prince, cette femme que vous épousez, eh bien, vous ne savez pas ? Elle a été ma fiancée !... Oui, ma fiancée ! Et, tenez, lisez, voyez, voyez comme elle m'aimait ! si j'eusse voulu l'épouser !

Michel eût été là que, brutalement, de ses mains nerveuses, Andras eût saisi le jeune homme à la gorge et l'eût étranglé sur place...

Rue d'Aumale, le prince ne trouva pas Menko.

—Monsieur le comte est parti hier ! lui répondit le domestique.

—Hier !... Où est-il allé ?

—Monsieur le comte a dû s'embarquer aujourd'hui même au Havre pour New-York... Monsieur le comte ne nous a pas dit, du reste, exactement où il allait... En Amérique !... Nous ne savons pas... Nous savons seulement, le cocher Pierre et moi, que M. le comte ne reviendra plus à Paris... Nous sommes cependant encore à son service... Nous attendons ses ordres...

Le domestique ajouta, hésitant un peu :

—Est-ce que monsieur n'est pas monseigneur le prince Zilah ?

—Pourquoi ? demanda Andras.

(A suivre.)